

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 15 (1965)
Heft: 1

Buchbesprechung: Bibliographie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 31.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

HISTOIRE
DES
RELIGIONS

ERNEST DAMMANN : *Les religions de l'Afrique*. Bibliothèque historique, Collection « Les religions de l'humanité », traduit de l'allemand par L. Jospin, Paris, Payot, 1964, 272 p.

Cette étude se limite à l'Afrique des religions « primitives ». L'auteur fait l'inventaire des aspects sous lesquels la transcendance se manifeste au primitif. Puis, de l'examen des mythes cosmologiques en passant par la description des comportements fondamentaux face à la transcendance, il aboutit à l'évocation de la religion empirique, dans ses rites, ses répercussions économiques, sociales, intellectuelles et culturelles en général. Les derniers chapitres de l'ouvrage ont le grand mérite d'indiquer le sort africain des religions importées, Islam et christianisme surtout, et d'évoquer la situation actuelle d'une Afrique religieuse en pleine transformation.

PIERRE GANDER.

SWÂMI NITYABODHÂNANDA : *Queste du Sacré*. Paris, La Colombe, 1962, 145 p.

Après avoir développé, dans un ouvrage antérieur (*Le chemin de la perfection selon le Yoga-Vedânta*, Paris, même édit., 1960), des vues simples et fondamentales sur ces trois aspects de la spiritualité védantique que sont le chemin de la dévotion (*bhakti-yoga*), le chemin de la connaissance (*jnana-yoga*) et le chemin de l'action (*karma-yoga*), l'auteur s'attache maintenant à préciser la notion de sacré dans les perspectives bouddhique et hindouiste. Le sacré, c'est ce que nous saisissons au delà de la vie et de la mort, du bien et du mal, du vrai et du faux, quand nous appréhendons l'Etre total et sans coupure. Cet Etre, notons-le bien, se manifeste dans les choses les plus ordinaires de la vie. Ce qu'il y a de plus sacré, disait une petite fille, c'est le café au lait (p. 21). Le mot est admirable. Pour connaître le sacré, la repentance et l'adoration seraient plutôt des obstacles que des auxiliaires. Ce qu'il faut, au départ, c'est se comprendre soi-même comme sacré. Car le sens du sacré se fait jour en nous bien avant le moment où nous concevons Dieu (p. 39). En d'autres termes, si l'on veut adorer Dieu en vérité, il faut d'abord devenir Dieu soi-même (p. 56). Mais, devenir Dieu, ce n'est pas détrôner les dieux du ciel et se mettre à leur place, c'est s'unir à eux par le lien de l'amour et du savoir, c'est conquérir, en toute humilité, le centre cosmique, qui est le lieu spirituel de l'homme (p. 71). Gandhi et Vinobâ l'ont bien compris en pratiquant la règle de non-violence. De même, à leur manière, Srî Ramana Maharshi et Srî Aurobindo, dont la vie nous donne l'exemple d'une identification du Soi avec le Divin créateur. — Le principal obstacle dans cette « queste », c'est l'ignorance, qui nous arrête sur des oppositions secondaires et nous fait chercher des remèdes extérieurs à nous-mêmes. Le remède à Mâyâ se trouve au cœur de Mâyâ. Il faut donc pénétrer au centre de l'ignorance positive pour la voir se dissiper. — En tant que réalité une et totale, le sacré se manifeste à nous dans les formes que la nature, l'art et le

langage produisent et qui tiennent leur pouvoir de l'intuition primordiale qu'elles recèlent (p. 135). Le monde est ainsi un vaste miroir : il nous invite à communier avec la Force initiale ; et la récompense de cette communion, c'est la félicité. — Ecrites par un moine de l'ordre de Râmakrishna établi à Genève depuis plusieurs années, ces pages engagent l'homme occidental à reconsidérer ses positions à la lumière d'une expérience différente, dont il ne peut qu'admirer la profondeur et la richesse. L'avantage de cette confrontation ne saurait consister, selon nous, dans la découverte d'une sorte de vérité moyenne, mais dans une conscience renouvelée de notre vie intérieure sous une forme plus personnelle et plus authentique encore.

RENÉ SCHAEERER.

SWÂMI NITYABODHÂNANDA : *Actualité des Upanishads*. Paris, La Colombe (Editions du Vieux Colombier), 1963, Préface d'Olivier Lacombe, 131 p.

Dans la courte préface qu'il a rédigée en tête de cet ouvrage, M. Lacombe s'émerveille une fois de plus devant l'expérience « indicible et exaltante » des sages de l'Inde, non sans observer, toutefois, que des divergences parfois essentielles opposent la spiritualité brahmanique à la spiritualité chrétienne. Est-ce à dire qu'un antagonisme irréductible sépare ces deux univers ? demanderons-nous. Non sans doute. Car, en matière religieuse, la profondeur des convictions n'est pas un facteur de division : dans la mesure où des vérités distinctes sont vécues spécifiquement, selon leur authenticité propre, elles se rapprochent les unes des autres ; et la plus mauvaise manière de vouloir unifier les confessions serait de les attiédir. Aussi le chrétien entre-t-il sans peine dans les développements que le swâmi consacre, d'une âme fervente, à l'exégèse de ce vaste épilogue des Védas qui a nom Upanishads et qui constitue l'enseignement du Vedânta. — L'auteur nous montre d'abord comment l'esprit aryen a passé du polythéisme au monothéisme, puis au monisme supra-personnel (p. 21). Au cours de cette évolution, les dieux du Ciel se sont intériorisés dans le cœur de l'homme, et l'homme apparaît, en fin de compte, « comme le dernier critère de la vérité et de l'expérience, comme la mesure de toutes choses » (p. 43). — Il n'est pas étonnant que cet humanisme radical se retrouve dans les Upanishads. On pourrait le rapprocher de l'idéalisme occidental, en précisant qu'il s'agit là, non d'une doctrine, mais d'une manière de vivre : c'est en effet dans la solitude des forêts, où s'étaient réfugiés les ermites, que cette sagesse s'est lentement élaborée (p. 48). — Comment l'âme parvient-elle à l'intuition de l'identité suprême ? En « digérant » la contradiction dans la plénitude du Soi. « Quand on est au cœur de la contradiction, on ne la sent plus » (p. 40). Cette révélation surgit ici, comme chez maître Eckhart, à la manière soudaine de l'éclair, dans le temps d'un clin d'œil (p. 51) ; mais, loin d'apporter rien de proprement nouveau, elle met au jour, dans sa totalité, une jouissance en profondeur qui était déjà présente au sein de nos désirs les plus ordinaires, et que nous cherchions sans la trouver parmi les choses extérieures (p. 61-62). La sagesse ne nous ôte donc rien ; elle communique, au contraire, à notre âme comblée, une plénitude qui est « une vision simultanée de tous les plans » (p. 74) ; tout ce qui nous paraissait étranger à notre être devient alors nôtre (p. 79) ; nous pensions aimer un ami ou de l'argent pour eux-mêmes : nous comprenons que toute chose est aimée « pour le Soi » (p. 84), et qu'il n'y a pas d'amour impur, mais seulement d'impures façons d'aimer. — Qu'en est-il

du temps ? Le temps « cuit » toutes choses mais il est lui-même « cuit », digéré comme la contradiction dans l'absolu du grand Soi (p. 98-99). Cette longue initiation ne nous conduit pas au cœur des choses. Elle nous fait « réaliser » que nous y étions de toute éternité (p. 109). Et c'est dans cette réalisation que se résout aussi le mystère de la mort : l'âme conquiert alors cet infini qu'elle n'avait cessé d'être à travers tous les mouvements apparents dont était faite sa destinée terrestre. — Cette étude résume avec ferveur, science et clarté un immense message. Beaucoup mieux que tant d'ouvrages où s'étale un faux hindouisme occidentalisé, elle mérite d'être reprise et méditée.

RENÉ SCHAEERER.

SCIENCES
BIBLIQUES

RUDOLF SMEND : *Die Bundesformel*. Zürich, Evangelischer Verlag, 1963, 39 p. Theologische Studien.

L'auteur, dont on connaît la méthode à la fois sûre et prudente, présente ici une analyse historique et critique de la formule (qui pour d'aucuns contient l'essence même de la foi d'Israël) « YHWH est le Dieu d'Israël — Israël est le peuple de YHWH » ; quel est son « Sitz im Leben », quelles sont ses origines ? Le principe fondamental de sa recherche se dirige contre certains abus de la méthode dite « traditions-geschichtlich » : il refuse en effet d'admettre l'existence d'une formule « traditionnelle » ou « liturgique » tant qu'elle n'est pas explicitement attestée par les textes. Il constate que la formule bilatérale : Israël le peuple de YHWH — YHWH le Dieu d'Israël, ne se trouve pas employée dans des textes antérieurs à Deut. 26 : 17 s. Il lui paraît en outre vraisemblable qu'elle a été prononcée pour la première fois dans un acte cultuel officiel sous le roi Josias, lors du renouvellement de l'alliance. Pour ce qui est des deux éléments qui la composent, il semble que le second (YHWH est le Dieu d'Israël) soit plus ancien que l'autre. En tout cas, il n'est pas possible d'affirmer avec certitude que la formule bilatérale remonte au-delà du VII^e siècle. — Cette étude n'est guère concluante sur tous les points. On déplore surtout l'absence d'une étude sémantique de deux termes constitutifs de la formule Deut. 26 : 17 s. : la racine HYH et le substantif 'am.

CARL-A. KELLER.

B. RENAUD : *Structure et attaches littéraires de Michée 4-5*. Paris, J. Gabalda et C^{ie}, 1964, 125 p. Cahiers de la Revue Biblique, 2.

Pour second numéro de sa série de *Cahiers* nouvellement créée, la *Revue Biblique* présente une étude critique de deux chapitres très discutés du livre de Michée, ceux où figurent la fameuse prophétie de Bethléhem (Michée 5 : 1-5) et l'annonce de la montée à Sion des nations païennes converties (Michée 4 : 1-4 = Esaïe 2 : 1-4). Contrairement à de nombreux critiques qui voient dans ces chapitres une juxtaposition d'oracles de provenances diverses, B. Renaud défend l'unité littéraire de l'ensemble, il y joint même Michée 2 : 12-13 et y discerne une double série de trois péripécies habilement ordonnées selon le schéma A-B-C-C'-B'-A'. Une analyse détaillée des attaches littéraires fait apparaître la dépendance de Michée 4-5 à l'égard des oracles royaux des prophètes préexiliques et même exiliques, et une parenté de milieu avec Zach. 1-8. Ce « Deutéro-Michée » a donc composé un midrasch destiné à corriger les menaces du prophète Michée et à affermir dans l'espérance les rapatriés tentés par le découragement. Ces deux chapitres datent du début du V^e siècle et

constituent en quelque sorte le « manifeste » de l'école des prêtres-scribes de Jérusalem, éditeurs du corpus prophétique, dont on retrouve l'intervention dans de nombreuses gloses des livres prophétiques. — Malgré certaines répétitions, l'étude est bien menée. Tandis que la critique tend en général à revenir à des positions plus traditionnelles, de par le rôle reconnu à la tradition orale, B. Renaud pratique une critique strictement littéraire et adopte volontiers des datations tardives. Les rapprochements de vocabulaire et les dépendances textuelles allégués à l'appui de la thèse ne sont pas toujours convaincants. Et surtout, l'originalité de Michée 5 : 1 ss. qui met l'accent sur l'humilité de Bethléhem, patrie du Messie pacifique, donne à ces oracles un poids qu'il est un peu rapide de mettre simplement au compte d'un scribe glossateur du V^e siècle.

SAMUEL AMSLER.

PIERRE E. BONNARD : *Le psautier selon Jérémie*. Paris, Editions du Cerf, 1960, 280 p. « Lectio divina », 26.

Cet ouvrage poursuit un double but, scientifique et pastoral. D'une part, il étudie les rapports littéraires et théologiques entre Jérémie et un certain nombre de psaumes, d'autre part, il veut mener le lecteur à Christ au travers de Jérémie et de ses disciples psalmistes. Les parties de l'ouvrage sont les suivantes : I. Originalité et influence de Jérémie ; II. Le psautier selon Jérémie. — Etude de trente-trois psaumes (p. 25-232) ; III. Les psalmistes, disciples de Jérémie ; IV. Le Christ et le psautier selon Jérémie. — La thèse de l'auteur est que les psaumes qu'il présente dépendraient de Jérémie, non seulement par le vocabulaire et la phraséologie, mais aussi par leurs conceptions religieuses. Le grand mérite de l'ouvrage est donc d'avoir recherché et présenté ces parallèles et ces affinités entre le psautier et le livre du prophète. — On regrette cependant que le problème de l'antériorité de Jérémie n'ait pas vraiment été posé d'une façon générale : la question « culte et prophète » en particulier. Et puis, si les « confessions » sont à l'origine de certains psaumes, pourquoi le contraire ne se serait-il pas produit ? On nous rappelle que Jésus, comme tout croyant, priait les psaumes dans sa détresse ; pourquoi Jérémie, dans la sienne, n'aurait-il pas fait de même, donc pourquoi n'aurait-il pas dépendu de psaumes antérieurs à lui ? Nous ne voudrions cependant pas, par ces importantes réserves, diminuer tout le sérieux avec lequel le livre a été pensé et composé.

PHILIPPE REYMOND.

SAMUEL TERRIEN : *Job*. Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1963, 278 p. Commentaire de l'Ancien Testament XIII.

C'est un événement que la parution de ce premier volume du *Commentaire de l'Ancien Testament* que les Editions Delachaux et Niestlé se proposent de publier sous la direction des professeurs d'Ancien Testament protestants de langue française et qui forme le pendant du *Commentaire du Nouveau Testament* en cours de parution. L'entreprise est, en effet, sans précédent dans le protestantisme de langue française et elle doit combler une grave lacune dans la bibliothèque des pasteurs et des lecteurs cultivés de la Bible. Au siècle dernier, la *Bible de Reuss* (1874-1879) puis la *Bible annotée* (1889), et dans ce siècle-ci la *Bible du Centenaire* (achevée en 1947) s'étaient contentées — ce qui est déjà beaucoup — d'introduire chacun des livres bibliques et d'annoter plus

ou moins largement le texte, mais elles restaient en deçà d'un véritable commentaire. A part les quelques volumes déjà anciens de la collection catholique des *Etudes Bibliques* et diverses explications isolées mais pas toujours solides, l'Ancien Testament manquait encore en français d'un commentaire scientifique au niveau des collections similaires allemandes et anglo-saxonnes. Le *Commentaire de l'Ancien Testament* présentera pour chaque livre biblique une introduction critique, une traduction nouvelle du texte hébreu et une exégèse tout à la fois historique et théologique. L'œuvre ne manque pas d'audace et sa réalisation complète, en 16 volumes, demandera bien des années — ce qui étalera d'autant la dépense des souscripteurs — mais elle arrive à son heure, comme un signe du renouveau des études vétérotestamentaires et comme un stimulant de la prédication de l'Ancien Testament dans la chaire chrétienne. — Ce premier-né de la collection est dû à la plume d'un Français d'outre-Atlantique, professeur à l'Union Theological Seminary de New-York. Samuel Terrien est l'un des collaborateurs de *The Interpreter's Bible*, où il a commenté précisément le livre de Job (1954). Mais qui connaît le cadre étroit du commentaire de la collection américaine se réjouira de trouver ici une explication plus poussée et mieux développée. — Les premières lignes de l'Introduction tracent d'emblée l'orientation générale de l'interprétation : « Le livre de Job critique implicitement tout essai de justifier les voies de Dieu. Indirectement, il enseigne que les efforts de l'homme à défendre la conduite de Dieu n'ont d'autre résultat que d'abaisser la divinité au niveau d'un idéal humain de la justice, et qu'ils révèlent, par conséquent, une forme intellectuelle d'idolâtrie. On pourrait donc maintenir, sans cultiver outre mesure le paradoxe, que le livre de Job est un traité anti-religieux, car il montre l'échec de la religion à assurer un bonheur anthropocentrique. Il offre la réponse de la foi pure à la grâce pure » (p. 5). Tout l'effort du commentateur a été de faire sentir, à travers les méandres d'une œuvre dialoguée à l'orientale, la quête mouvante et passionnée du poète jobien à la rencontre d'un Dieu vrai, au-delà de toute théodicée. Commenté par Samuel Terrien, Job se présente comme un « poète de l'existence » étonnamment actuel, ainsi que l'auteur l'a lui-même appelé dans une autre étude. — Tous les problèmes critiques soulevés par cette œuvre déroutante sont examinés dans les 45 pages d'introduction, et des solutions nuancées sont proposées : l'auteur du poème central s'est servi d'un récit en prose plus ancien sur lequel il a forcé son œuvre, aussi le prologue et l'épilogue ont-ils une importance nettement secondaire par rapport au poème dialogué. Les parallèles littéraires du monde ambiant sont nombreux mais ne permettent de conclure à aucune dépendance directe et font plutôt apparaître l'originalité de l'œuvre biblique. Celle-ci ne saurait dater d'après l'exil et semble avoir été composée sous le coup de la catastrophe nationale de 587 et de la déportation de Juda, soit vers 575. Ainsi le poème de Job se situe historiquement entre Jérémie et le Second Esaïe, avec lesquels il ne manque pas d'affinité. Langue, style et structure générale révèlent un poète d'une grande habileté. Le thème central n'est pas simplement la souffrance de l'innocent, mais la suffisance de la grâce « qui ne dissout pas l'énigme de la souffrance dans l'univers mais qui permet à l'homme de vivre » (p. 47). — Comme il se doit, la traduction suit le texte hébreu de près, tout en cherchant à dépasser la simple transcription. Elle reflète bien la richesse du vocabulaire et la puissance du style et se prêtera sans difficulté à une lecture liturgique. La mise en évidence typographique de la structure strophique renforce le mouvement du texte. Qu'on lise par exemple la série des sept serments d'innocence du chapitre 31. Ailleurs le découpage formel des strophes

s'impose moins nettement, mais l'auteur l'appuie sur le contenu des diverses parties. — Le commentaire est clairement articulé, et la stricte économie des caractères hébreux en rend la lecture facile à tous. Il va droit aux idées du texte, dans l'impossibilité où se trouve le commentateur de suivre mot à mot un tel flot de paroles. Mais là où un mot offre une prise spéciale, il fait l'objet d'une note, souvent abondante, qui révèle l'ampleur de la documentation de l'auteur. Souvent bref, le commentaire prend de l'ampleur dans les passages importants ; on notera le soin particulier accordé à l'exégèse des « grandes » péripécies des chapitres 19, 28 ou 42.1 ss., etc... Partout, on sent le souci du commentateur de ne rien perdre de la tension psychologique du poème, de sa saveur philosophique et surtout de sa portée théologique au sein de la réflexion biblique sur le mystère du Dieu vivant. Quelques néologismes surprenants parsèment l'ouvrage, mais ils lui donnent un cachet particulier. Nul doute que mis ainsi en évidence par une analyse claire et pleine de saveur, le livre de Job ne suscite, grâce à Samuel Terrien, un nouvel intérêt et ne donne à plus d'un pasteur le courage d'affronter ce témoignage attachant dans des groupes d'étude biblique ou dans la prédication dominicale.

SAMUEL AMSLER.

DOMINIQUE BARTHÉLÉMY, O.P. : *Dieu et son image*. Ebauche d'une théologie biblique. Paris, Editions du Cerf, 1963, 248 p.

En même temps qu'il présente une savante étude sur le texte de l'Ancien Testament, le R. P. Barthélémy publie ce qu'il appelle lui-même une « ébauche de théologie biblique », sous le titre : *Dieu et son image*, qui reproduit l'essentiel d'une dizaine d'articles parus précédemment dans « La Vie spirituelle ». L'ouvrage écrit dans un style alerte fourmille de formules et d'images neuves souvent heureuses ; il se lit avec intérêt et constitue une utile initiation au message vétérotestamentaire ; d'abondantes notes renvoient au texte biblique et aux explications de la Bible de Jérusalem. — L'auteur rend compte de l'Histoire sainte, lent apprentissage du peuple de Dieu à travers le déracinement d'Abraham, la foi de Moïse, la vulnérabilité de David, l'humiliation d'Osée, etc. Le R. P. Barthélémy montre avec talent ce que représente pour Israël le don de la Loi dans les pages consacrées à « un peuple condamné à la liberté » ; il commente d'une façon pertinente, sous le thème « conserver ou recréer », la critique des prophètes à l'égard de l'institution sacerdotale (p. 198 ss.) ; la thèse principale du livre peut cependant être discutée : Dieu cherche-t-il avant tout, d'après la Révélation biblique, à extirper l'image caricaturale que l'homme s'est faite de Lui depuis ce qu'on appelle traditionnellement la chute, et comme « on réapprivoise un oiseau apeuré » (p. 61) essaie-t-il de faire peu à peu redécouvrir à l'humanité qu'Il n'est pas ce Juge qu'elle redoute, mais le Père dans l'intimité duquel elle osera vivre ?

ROBERT MARTIN-ACHARD.

PHILON D'ALEXANDRIE : *De vita contemplativa*. Introduction et notes de F. Daumas. Traduction de P. Miquel. Paris, Ed. du Cerf, 1963, 150 p.

Vingt-neuvième volume des *Œuvres de Philon*, publiées sous le patronage de l'Université de Lyon, cet ouvrage reproduit le texte grec de Cohn et Wendland, trois seuls points exceptés. L'introducteur, après Conybeare, situe le traité à la fin de la vie de Philon, vers les années 33-34, et défend la thèse de

l'historicité des Thérapeutes, dont il décrit les installations et la vie contemplative avec beaucoup de sympathie et de vraisemblance. Quant aux rapports des Thérapeutes et des Esséniens, voici comment il s'exprime : « Dans l'état de nos connaissances, nous inclinerions à penser que les deux mouvements sont issus peut-être d'un même besoin intérieur de Juifs pieux, des « pauvres de Yaweh ». Mais ils sont distincts et assez profondément divergents » (p. 57). Sur la nature de cette contemplation de type bien spécial, M. Daumas nous paraît également heureux dans ses conclusions : « Ils consacrent leur vie à ce que Philon appelle la contemplation, mais qui comprend en réalité la lecture, la méditation, la prière et la composition d'œuvres littéraires à la louange de Dieu » (p. 57). Le traité lui-même, judicieusement annoté, fourmille de données captivantes, par exemple sur l'amour de la solitude (par. 18), les énergies divines (par. 26), l'exégèse allégorique des Ecritures (par. 28), le rôle de la femme dans la vie contemplative (par. 32), leurs repas communautaires et leurs danses liturgiques comparées aux banquets païens (par. 55 ss.), sur le caractère sacré du service des tables (par. 69) : « Dans ce banquet sacré, il n'y a aucun esclave, comme je l'ai dit : ce sont des hommes libres qui servent. Ils s'acquittent des tâches de domestiques sans subir de contrainte et sans attendre de recevoir des ordres : leur zèle et leur empressement sont toujours prêts à devancer les demandes » (par. 71). — Un grand texte, heureusement remis à la disposition de tous.

PIERRE BONNARD.

EBERHARD JÜNGEL, *Paulus und Jesus*. Tübingen, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1962, 320 p. (Hermeneutische Untersuchungen zur Theologie, 2).

La question du rapport entre la théologie de Paul et la prédication de Jésus est de celles qui ne risquent guère de recevoir de réponse unanime et qui par conséquent sont reprises périodiquement. Eberhard Jüngel y consacre sa dissertation soutenue devant la Kirchliche Hochschule de Berlin, où il enseigne maintenant la théologie systématique. Après un bref aperçu sur l'histoire du problème en Allemagne — les contributions des savants étrangers sont ignorées — l'auteur, qui s'exprime selon la terminologie de son maître E. Fuchs, confronte ces deux « parole-événements » (Sprachereignisse) que sont la justification par la foi, centre du paulinisme, et la prédication de Jésus sur le royaume de Dieu afin de déterminer dans quelle mesure c'est bien le message de Jésus qui retentit à nouveau à travers l'enseignement apostolique. Le résultat de la comparaison est positif. Sans doute on croit discerner de prime abord une différence temporelle entre Paul et Jésus, car l'apôtre place l'eschaton dans le passé, vu que la justification du croyant est fondée sur la mort et la résurrection de Jésus, alors que Jésus lui-même regarde vers l'avenir en parlant de l'arrivée prochaine du royaume. Mais ce n'est là qu'une apparence. En réalité, ce que Paul met en lumière, c'est la situation maintenant nouvelle du croyant justifié, et dans la pensée de Jésus la proximité du royaume n'est pas temporelle ; Jésus n'engage pas ses auditeurs à se repentir en vue d'un royaume qui arrivera, mais à se laisser toucher par l'amour de Dieu qui maintenant se présente à eux. En définitive, il n'y a qu'une différence d'expression entre l'enseignement de Paul et la prédication de Jésus. Comme le dit l'auteur, et nous lui laissons la parole, « Sowohl das Sprachereignis der Verkündigung Jesu als auch das Sprachereignis der paulinischen Rechtfertigungslehre weisen auf das eschatologische Ja Gottes zum Menschen als das beide Sprachereignisse ermö-

glichen extra nos der Sprache Gottes » (p. 283). — Il serait facile de montrer que si c'est cela que les textes disent à un gnostique moderne, ce n'est pas cela que Paul et Jésus ont dit. Paul, par exemple, n'écrit jamais que « der neue Aeon schon da ist » (p. 23, n. 1 et passim), parce qu'il place le changement des éons à la parousie, qu'il parle par conséquent d'un « éon présent » et d'un « éon qui vient » et qu'il affirme vivre encore « dans l'éon présent qui est mauvais » (Gal. 1 : 4). Et l'on ne peut éliminer l'eschatologie temporelle des textes où Jésus, comme dans Marc 9 : 1 affirme que « certains de ceux qui sont ici présents ne mourront pas avant d'avoir vu le royaume de Dieu venu avec puissance ». Mais, quelles que soient les réserves que peuvent faire les exégètes, l'ouvrage de E. Jüngel est un document intéressant de la renaissance du gnosticisme dans l'Allemagne luthérienne d'aujourd'hui.

PH.-H. MENOUD.

HENRI STROHL : *Luther jusqu'en 1520*. Paris, Presses Universitaires de France, 1962, 386 p.

Dans cet ouvrage, le doyen Strohl a présenté une réédition modifiée des deux livres qu'il avait fait paraître en 1922 et 1924 : *L'évolution religieuse de Luther jusqu'en 1515* et *L'épanouissement de la pensée religieuse de Luther jusqu'en 1520*. Il avait présenté dans ces deux ouvrages les principaux résultats auxquels avaient abouti les savants allemands, en même temps qu'il offrait une synthèse personnelle et originale. En repensant à nouveau les questions qui l'avaient préoccupé près de quarante ans auparavant, Strohl s'aperçut que le fond même de son interprétation avait résisté aux épreuves du temps. Il put donc maintenir ses thèses centrales, tout en tenant compte des principales publications parues dans l'intervalle et en modifiant son exposé sur des points secondaires. Condensant ses thèses primitives en un volume plus maniable, l'auteur n'a pas hésité à alléger son texte, laissant tomber les discussions dépassées, et donnant une concision plus vigoureuse à certaines parties de son exposé. Le *Cours sur l'épître aux Hébreux*, auquel il était fait allusion dans la première édition, fait l'objet de pages nouvelles fondées sur la publication du texte en 1939. On pourrait citer d'autres remaniements à propos de la théologie luthérienne, de l'ecclésiologie, etc. En 1924, H. Strohl pensait que Luther avait esquissé les thèmes principaux de son œuvre ultérieure dans sa jeunesse, jusqu'en 1520. Actuellement, nombre de spécialistes se penchent de préférence sur les écrits que Luther publia pendant la seconde partie de sa vie. L'auteur a cependant maintenu son point de vue initial et souligne par quelques exemples la continuité de la pensée de Luther. Peut-être méconnaît-il un peu l'orientation nouvelle que Luther a imprimée à sa pensée dès 1530. De toute façon, même si sur tous les points il ne devait pas suivre l'opinion de l'auteur, le lecteur trouvera dans ce livre rénové un guide averti, auquel il peut faire confiance.

OLIVIER FATIO.

EBERHARD WÖLFEL : *Luther und die Skepsis*. Eine Studie zur Kohélet-Exegese Luthers. München, Chr. Kaiser Verlag, 1958, 288 p. (Forschungen zur Geschichte und Lehre des Protestantismus, 10. Reihe, Band XII.)

Cette étude ne se limite pas à une interprétation du cours donné par Luther en 1526 sur Qohélet, mais elle consacre une partie substantielle à Qohélet lui-même (p. 15-88). L'auteur montre une connaissance parfaite de l'exégèse

HISTOIRE
DE L'EGLISE
ET DE LA
PENSÉE
CHRÉTIENNES

contemporaine du livre (Qohélet). Son exposé du scepticisme et de l'opportunisme matérialiste de l'Ecclésiaste est convaincant. Avec le même soin, il analyse l'exégèse de Luther qui est à la fois réponse et dépassement du pessimisme de Qohélet. Réponse, parce que la relecture chrétienne du livre ne minimise point la vanité de l'existence humaine, et dépassement, parce que Luther sait que cette vanité règne au fond du cœur de chaque homme en dehors du règne du Christ. La fausse conception que Luther se fait du roi Salomon, qui y parlerait en politicien et économiste, n'enlève rien à l'actualité de son interprétation.

HARTMUT LUCKE.

GERHARD HEINTZE : *Luthers Predigt von Gesetz und Evangelium*. München, Chr. Kaiser Verlag, 1958, 292 p. (Forschungen zur Geschichte und Lehre des Protestantismus, 10. Reihe, Band XI).

Le dialogue entre Réformés et Luthériens est actuellement dominé par une divergence d'opinion sur la relation entre la Loi et l'Evangile. L'ouvrage de G. Heintze s'insère dans cette discussion et apporte une contribution essentielle. Il ne se contente pas d'exposer la position doctrinale de Luther, mais il cherche à établir la relation entre la Loi et l'Evangile à l'intérieur de la prédication du réformateur. L'auteur examine notamment ses prédications sur le décalogue, les béatitudes et la passion du Christ, et constate que Luther respecte pleinement le texte biblique sans lui imposer un schéma qui lui serait étranger. La séparation doctrinale que le réformateur établit entre la Loi et l'Evangile ne l'empêche pas de les prêcher simultanément, en mettant clairement l'accent sur l'Evangile. La relation dialectique entre la Loi et l'Evangile vient de l'action dialectique de Dieu et ne saurait devenir une méthode maniable par le prédicateur. La maxime de Luther : « Nihil nisi Christus praedicandus » le préserve de juxtaposer simplement ou de séparer rigoureusement la Loi de l'Evangile. Il s'agit plutôt d'une relation de correspondance entre les deux éléments de la prédication, ayant leur centre commun en Christ.

HARTMUT LUCKE.

SIEGFRIED RAEDER : *Das Hebräische bei Luther*, untersucht bis zum Ende der ersten Psalmenvorlesung. Tübingen, J.C.B. Mohr (Paul Siebeck), 1961, 406 p. (Beiträge zur historischen Theologie, 31).

Cet ouvrage poursuit avant tout un but philologique. Une recherche minutieuse des connaissances qu'avait Luther de la grammaire, de la syntaxe, et du vocabulaire hébreu au début de sa carrière professorale, doit enfin permettre de fonder les « Initia theologiae Lutheri » sur des bases philologiques rigoureusement exactes. Une telle étude ne saurait se limiter à un inventaire lexicographique des connaissances linguistiques, d'ailleurs très élémentaires, de Luther. Il importe surtout de tenir compte des traductions latines (du texte original) et des manuels d'hébreu de l'époque, et de voir comment Luther les a employées. En outre, certaines notions bibliques, les noms et les locutions figurées, que Luther analyse à partir du texte latin, mais qui proviennent manifestement de l'hébreu, doivent être étudiées. Dans de petits résumés l'auteur laisse entrevoir les implications théologiques des connaissances linguistiques de Luther. Ce dernier constate par exemple que les Hébreux entendent les mots « substantia » et « intelligere » tout autrement que les Latins. Les luthéologues se féliciteront de l'apparition de ce travail d'érudition.

HARTMUT LUCKE.

REINHARD SCHWARZ : *Fides, Spes und Caritas beim jungen Luther*. Unter besonderer Berücksichtigung der mittelalterlichen Tradition. Berlin, Walter de Gruyter et Co, 1962, 444 p. (Arbeiten zur Kirchengeschichte, 34).

Cet ouvrage présente le grand avantage de situer le développement de la théologie du jeune Luther dans sa relation avec la tradition du moyen âge. L'auteur montre comment Luther s'est progressivement libéré des catégories philosophiques, psychologiques et physiques de l'anthropologie scolastique. Déjà comme commentateur des Sentences du Lombard (1509-1510) Luther enlève à la charité son caractère de qualité habituelle pour accentuer l'action indépendante du Saint-Esprit. Cette critique des vertus théologiques, inhérentes à l'homme par la grâce, se poursuit dans les *Dictata super Psalterium* (1513-1515). Dans son exégèse des épîtres pauliniennes (1515-1518), Luther abolit définitivement tout principe éthique qui assurerait à l'homme une marge d'autonomie ou de neutralité devant Dieu. Ce dernier chapitre débouche sur un exposé de toute la théologie du jeune Luther, notamment de la justification par la foi. — Au lieu d'envisager l'homme dans ses actes isolés, Luther le place devant Dieu dans la totalité de son existence. Aussi ne réinterprète-t-il pas seulement les trois vertus théologiques, mais il fonde une anthropologie proprement théologique. — R. Schwarz use avec prédilection de la terminologie de G. Ebeling. On ne peut nier qu'elle soit adéquate à exprimer la théologie du jeune Luther.

HARTMUT LUCKE.

WILHELM NIESEL : *Calvin Bibliographie, 1901-1959*. München, Chr. Kaiser Verlag, 1961, 120 p.

La bibliographie de M. Niesel est un répertoire des éditions et des traductions des œuvres de Calvin qui ont paru entre 1901 et 1959 et une liste des ouvrages sur le réformateur publiés pendant ces mêmes années. Chacune de ces deux parties est subdivisée en sections correspondant aux diverses œuvres de Calvin (*l'Institution*, les commentaires, les sermons par exemple) ou aux périodes de son existence et aux aspects de sa pensée (prédestination, justification, ecclésiologie, éthique économique, etc.). Cette répartition très claire et un index des auteurs cités permettent au lecteur de se mouvoir aisément dans ce petit livre où les oublis ne sont pas nombreux. — La recension qu'en donne R. Peter dans la *Revue d'histoire et de philosophie religieuse* (1961, p. 428-430), les bibliographies de J. McNeill et E. Dowey dans *Church History* (1955 et 1960) permettront de combler les lacunes de l'ouvrage de Niesel.

OLIVIER FATIO.

EMIL BRUNNER : *La doctrine chrétienne de Dieu*. Dogmatique, tome premier. Genève, Labor et Fides, 1964, 382 p. Traduction française de Frédéric Jaccard.

THÉOLOGIE
CONTEMPO-
RAINE

Parue en 1946, et ayant connu déjà deux rééditions ; publiée en langue anglaise il y a plus de dix ans, la Dogmatique du professeur de Zurich a enfin pu être traduite en français. Nous nous en réjouissons vivement et disons à M. le pasteur Frédéric Jaccard la gratitude d'un grand nombre, dans tous les pays d'expression française. En effet cette œuvre théologique magnifiquement claire contient de réelles richesses, et par l'esprit qui l'anime elle est très proche

de notre mentalité. — Auteur et traducteur ne nous en voudront pas de consacrer peu de lignes à la présentation de cet ouvrage. En 1946 la « Revue de théologie et de philosophie » a publié un article assez étendu au sujet du tome I de cette Dogmatique : « Aspects de la pensée du professeur Emil Brunner » (p. 181 ss.) Nous ne pourrions que répéter ce que nous disions ici même il y a dix-huit ans. — Rappelons simplement que ce volume renferme les Prolégomènes : *Raison et tâche de la dogmatique* et une première partie : *Le fondement éternel de la communication que Dieu fait de lui-même*, partie divisée en deux sections : *L'être de Dieu et ses attributs*, et *La volonté de Dieu*. M. Brunner formule sa pensée en vingt-trois chapitres, en général assez brefs, suivis ou coupés de vingt *excursus* consacrés à des problèmes du plus haut intérêt : *Théologie et dogmatique, dogmatique et science des religions, théologie missionnaire, l'autorité de l'Écriture, la connaissance « naturelle » de Dieu, l'« intolérance » de Dieu, la doctrine de l'élection de Karl Barth*, etc. — Une très belle œuvre, portée par la certitude chère aux chrétiens réformés que seule la Parole de Dieu parle bien de Dieu, et qu'elle est à elle-même son propre interprète ; et gravitant autour du centre de la révélation : le Dieu vivant devenu homme en Jésus de Nazareth, par amour pour ceux qu'Il a créés.

EDMOND GRIN.

T. F. TORRANCE : *Karl Barth, an Introduction to his early theology, 1910-1931*. London, SCM Press, 1962, 231 p.

Un livre intelligemment conçu, agréable à lire, et fort utile, mais qui vient bien tard : trente ans (une génération !) après la fin de la période étudiée. — Aucun « système » théologique ne peut être considéré comme définitif ou normatif. D'autre part, il ne peut être un « événement » que pour autant que, s'ancrant dans une époque et une théologie données, il s'en distance et les domine. La pensée dogmatique de Barth correspond à ce double présupposé : elle est conditionnée par la théologie de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e, lors même qu'elle s'inscrit contre cette théologie. Et le professeur Torrance de rappeler la genèse de la pensée de Barth, l'influence de ses professeurs, dont Harnack, Gunkel, Schlatter, et de ses maîtres : Kant et Schleiermacher. — Puis vient la période révolutionnaire (ch. III : « Le nouveau point de départ ») et le mouvement de convergence vers la *Parole de Dieu*, rendu possible par une étude approfondie des Pères de l'Eglise, de Calvin, de Kierkegaard, et le voisinage d'hommes comme J. C. Blumhardt. Parution du « Commentaire de l'épître aux Romains » (1919). — Le chapitre central de l'ouvrage de Torrance développe l'idée d'un passage « de la pensée dialectique à la pensée dogmatique » (chap. IV). A la période dialectique du « oui » et du « non » va succéder celle qui verra la préparation et la mise en forme de la pensée de Barth dans la *Dogmatique*. Et nous trouvons ici l'élaboration des données essentielles de cette pensée : contre l'anthropocentrisme de la théologie libérale, affirmation de la souveraineté du Dieu « totaliter aliter » ; le péché nous est dévoilé par la grâce annoncée dans l'Evangile ; l'eschatologie prend une place éminente ; enfin l'annonce du recentrement christologique : « La pensée dogmatique est de bout en bout une pensée « Kata ton Christon », sinon elle n'est en aucune façon pensée dogmatique (p. 107). — Le chapitre V est intitulé « Passage à la Dogmatique » — de la *Christliche Dogmatik* de 1927 à la *Kirchliche Dogmatik* de 1932, où s'épanouira la théologie du Verbe qui s'incarne, de la Parole qui est événement et acte. — Le chapitre VI conclut la « révolution barthienne »

sous trois chefs : 1^o la nouvelle direction de la théologie protestante ; 2^o la place centrale de l'Incarnation ; 3^o Jésus-Christ et la culture. — Un livre bien fait qui met en lumière le cheminement du grand théologien de Bâle ; un livre qui peut par sa concision et sa précision permettre d'aborder en toute clarté et sans préjugés la lecture de Barth.

GÉRARD-MICHEL JOSPIN.

DIETRICH BONHOEFFER : *Résistance et soumission*. Lettres et notes de captivité. Genève, Labor et Fides, 1963, 209 p.

Cette traduction de « Widerstand und Ergebung » est très fidèle. Elle devait l'être : les textes qui constituent ce volume ont été écrits le plus souvent « en style de brouillon », l'auteur le reconnaissait lui-même. La traductrice a donc scrupuleusement respecté redites et maladresses, afin de conserver à ces pages ce qui en fait le prix : leur spontanéité et leur accent profondément humain. Le lecteur de langue française, tout comme celui de langue allemande, y retrouvera donc ce qui fait d'elles « le plus fidèle miroir d'une vie libre, bien que prisonnière ». — Un bon connaisseur de Bonhoeffer, André Dumas, a dit que les lettres écrites de la prison militaire de Tegel forment la réflexion la plus tranquille et aussi la plus poussée qu'un chrétien ait conçue alors sur l'avenir de la foi dans un monde en train de naître ; un monde qui se passe de la religion, même au sein de la détresse ; un monde adulte, émancipé de Dieu... C'est singulièrement vrai. Bonhoeffer, dans sa geôle berlinoise, se demande — question brûlante de l'avenir — quelle forme l'Eglise de Jésus-Christ pourra prendre au sein de la vie moderne devenue complètement profane. Aussi cet admirable recueil de lettres, d'études et de poèmes est-il demeuré au cœur de l'actualité théologique et religieuse depuis sa sortie de presse en 1951. — On se tromperait fort en pensant que cet ouvrage ne renferme que les lettres dans lesquelles le prisonnier d'Hitler expose ses idées à propos de l'« interprétation non religieuse des notions bibliques ». Elles figurent en bonne place (p. 95 à 163). Mais on trouvera bien d'autres richesses encore. Par exemple le texte « Dix ans plus tard », écrit fin 1942 comme cadeau de Noël pour des amis, et qui montre dans quel esprit on réagissait et on souffrait en ces temps-là ; des messages à ses parents, qui couvrent quelque trente pages ; une prédication de mariage composée en cellule (mai 1943) ; un bref « récit de captivité » destiné à renseigner utilement son oncle, le général von Hase, alors commandant de la ville de Berlin ; la bouleversante lettre à un ami, et les « stations sur le chemin de la liberté », rédigées le lendemain même de l'échec de l'attentat contre le *Führer* (21 juillet 1944) ; enfin, quelques pages dans lesquelles l'éditeur, Eberhard Bethge, a rapporté avec sobriété ce qu'il a pu apprendre de l'exécution de Bonhoeffer

EDMOND GRIN.

K. BARTH, O. CULLMANN, E. FUCHS, J. GEISELMANN, H. KÜNG, H. OBERMAN, A. VAN RULER, H. SCHILLEBEECKX, D. STANLEY, M. THURIAN, T.-F. TORRANCE, G. WEIGEL : *Catholiques et protestants*. Confrontations théologiques. Préface de Jean Daniélou. Paris, Editions du Seuil, 1963, 315 p.

Cet ouvrage a été d'abord publié aux Etats-Unis en 1961, sous le titre « Christianity divided ». La confrontation porte sur cinq points : 1) Ecriture et tradition. 2) La Bible et l'herméneutique. 3) L'Eglise. 4) Les sacrements. 5) La justification. Sur chacun de ces thèmes, nous avons : a) une introduction

protestante ; b) une, parfois deux études de théologiens protestants ; c) une introduction catholique ; d) une étude d'un théologien catholique. — L'intérêt et la valeur des textes sont très inégaux, d'autant plus qu'ils ont été tirés d'ouvrages et de revues diverses et n'ont pas été écrits en vue de se trouver ensemble. Aussi le dialogue n'est-il pas aisé à établir. Sur le thème « Ecriture et tradition », on note avec intérêt la convergence entre la vigoureuse étude de Cullmann et les remarques de Geiselmann sur le Concile de Trente ; de même, sur le thème de la justification, il n'y a guère d'opposition entre l'exposé de Torrance et l'étude biblique de Küng sur le même sujet. Par contre, sur l'Eglise, il n'y a pas de commune mesure entre l'étude de Barth (de 1927) et celle de Weigel. Sur l'herméneutique, nous trouvons un article d'Ernst Fuchs, pour lequel il s'agit de « déblayer les débris de notre christianisme » en « découvrant une nouvelle conception de nous-mêmes », puis quelques pages de van Ruler sur l'évolution du dogme, enfin l'étude de Stanley (catholique) sur les évangiles comme documents de l'histoire du salut ; où est la confrontation ? Même malaise au sujet des sacrements : après la théologie « substantialiste » de Max Thurian vient un exposé sur la prédication — est-elle un nouveau sacrement ? — puis un copieux article de Schillebeeckx sur les sept sacrements, moyens de la rencontre avec le Christ. — Bref, si la lecture de ce livre est instructive à bien des égards, le titre en est trop ambitieux ; il faudrait un autre choix de textes pour permettre une confrontation digne de ce nom.

FRANCIS BAUDRAZ.

OLIVIER A. RABUT, O.P. : *Valeur spirituelle du profane*. Les énergies du monde et l'exigence religieuse. Paris, Editions du Cerf, 1963, 140 p. Collection Cogitatio fidei, 7.

Les ouvrages du P. Rabut sont toujours d'un intérêt très vif. Ils renouvellent le genre si difficile de l'apologétique, qui consiste non à construire d'artificiels concordismes mais à comprendre les questions posées à et par l'homme d'aujourd'hui. Au départ du présent livre une question : « Etre un homme et être un saint, est-ce identique ? » (p. 9) Quel est le rapport entre son œuvre d'homme et la quête de son salut ? Comment « être présent au monde » sans renier l'eschatologie ? Une première réponse est possible (diastole) : « sans renoncer en rien aux biens spirituels, on essaie de mettre à leur service l'univers entier et tout l'humain » (p. 26). Acquiescer au monde et en accepter l'évolution. Mais un point vulnérable apparaît : « ce qui favorise les deux premiers ordres de Pascal peut n'être pas favorable au troisième » (p. 39). Essayons une seconde réponse (systole) : faire — pour reprendre l'excellente image de l'auteur — « l'expérience de la nuit », constitutive du monde. La sainteté n'est-elle pas un don fait au plus profond de la misère ? On le voit : le dialogue de l'auteur avec le Père Teilhard se fait ici serré ; nul doute qu'il soit légitime de se rendre disponible aux aventures que l'évolution propose, à cette « opération intérieure de défixage », mais encore faut-il que cet élargissement ne devienne pas « une de ces bagatelles dont il faut refuser la fascination » (p. 56). C'est au plan de la doctrine qu'il faut maintenant passer, en posant cette question : qu'est-ce que Dieu nous demande ? D'abord de le confesser dans son unité comme Dieu Sauveur et Créateur ; d'où « l'œuvre divine ne suppose pas une évanescence de notre signification personnelle » (p. 76). Conclusion provisoire : « il est légitime de poursuivre un humanisme... ; il n'est pas nécessaire, pour se donner entièrement à Dieu de s'attacher à un *divinisme*, qui renoncerait à s'occuper de l'homme et à le promouvoir » (p. 78). Mais cet humanisme intégral est-il possible sans que

soient détruites certaines barrières ? Les mythes du progrès n'appellent-ils pas profondément les mythes apocalyptiques ? S'il est possible de poser qu'il n'y a pas de tension entre la visée ultime de la nature et celle de la grâce, il faut reconnaître que c'est à l'intérieur même de la nature que cette tension existe. Passons — par-dessus les « indications concrètes » à la tonalité si manifestement évangélique — à la conclusion générale, intitulée « le goût d'un au-delà ». Il s'agit en définitive de savoir s'il est possible de ne rien renier de l'abrupte vérité de l'Evangile sans fuir notre condition présente. Oui, pour autant qu'on comprenne bien l'intuition capitale de l'Evangile : la dimension divine de l'agapè et la réaffirmation de la mort par la rédemption. « Il n'est pas nécessaire, pour être chrétien, de passer sa vie à regretter d'être sur la terre et à faire comme si on n'y était pas. Il n'est pas nécessaire, pour être homme, de méconnaître notre aspiration à un au-delà du temporel, besoin comblé par l'agapè. » (p. 135). — Il faut être reconnaissant au P. Rabut d'avoir su éclairer avec tant de finesse et de discernement un problème aujourd'hui ressenti avec acuité par un grand nombre de chrétiens.

ERIC FUCHS.

LOUIS BEIRNAERT, S.J. : *Expérience chrétienne et psychologie*. Paris, Editions de l'EPI, 1964, 435 p.

Expérience chrétienne et psychologie réunit une série d'études abordant des questions d'expérience pastorale, d'éthique chrétienne, de problèmes de la vie spirituelle, dans leurs relations avec la psychologie. Chacune est parfaitement indépendante et constitue un thème en soi. Louis Beirnaert a cependant cherché à les répartir sous quatre rubriques principales selon l'ordre de préoccupations auxquelles elles répondaient. La troisième, *Confrontations*, est à relever. Elle groupe les six études suivantes : Le jeune Freud et sa découverte ; Situation du psychologue ; L'attitude chrétienne en psychothérapie ; La morale sans péché ; Psychanalyse et mystère de l'homme ; L'expérience fondamentale d'Ignace de Loyola et l'expérience psychanalytique. En première et seconde partie, l'auteur aborde des problèmes de pastorale. Dans la dernière, il introduit le lecteur dans des thèmes comme celui de la prière, du symbolisme dans la liturgie, du symbolisme conjugal dans la vie mystique. Louis Beirnaert se distance de certains courants, affirmant la vérité chrétienne, face à ce qu'il appelle les inflations de certaine psychologie.

HÉRALD CHÂTELAIN.

OTTO SEMMELROTH, S.J. : *Wirkendes Wort, Zur Theologie der Verkündigung*. Frankfurt am Main, Verlag Joseph Knecht, 1962, 256 p.

OTTO SEMMELROTH, S.J. : *Parole efficace, pour une théologie de la prédication*, Traduction de l'allemand et notes de B. Fraigneau-Julien, P.S.S. Paris, Edition Saint Paul, 1963, 247 p. Collection « In Domo Domini ».

Dans son commentaire de la *Constitution sur la liturgie* adoptée lors de la seconde session de l'actuel Concile de l'Eglise romaine, le Père Jounel écrit, à propos de l'article 52 qui traite de l'homélie : « Sans attendre la promulgation du nouveau lectionnaire, il convient que les prêtres s'attachent immédiatement à la restauration de l'homélie. L'efficacité de la réforme liturgique promulguée par le Concile dépendra en grande partie de la manière dont cette prescription de la Constitution sera appliquée » (*La Maison-Dieu*, 1964, 77, p. 122). L'ouvrage

du dogmaticien de Francfort les aidera considérablement à prendre conscience de l'événement homilétique que l'Eglise romaine se met à redécouvrir — et que nous réformés ne devons pas cesser non plus de réapprendre constamment. — *Parole efficace* n'est pas une homilétique à proprement parler, mais une théologie de la prédication. Elle comprend deux parties, dont la première traite de la *réalité* de la Parole de Dieu et la seconde de son *efficacité*. Chaque partie est à nouveau subdivisée en trois sections, la première traitant tour à tour de la Parole de Dieu en elle-même, de la parole de Dieu *ad extra* (Parole de Dieu et révélation, Parole et œuvre de Dieu, Parole de Dieu et réponse de l'homme), et de la Parole de Dieu dans l'Eglise (la présence même de l'Eglise pouvant être Parole de Dieu pour le monde, p. 88 ss). Quant à la seconde partie, elle examine d'abord le caractère vivant et efficace de la Parole de Dieu, ensuite la prédication dans son aspect d'appel de Dieu à l'homme, enfin la prédication en tant qu'« événement générateur de grâce ». — Dans ce livre qui ne veut pas être davantage qu'un essai de recherche, on ne relèvera ici que deux problèmes. Tout d'abord celui du rapport entre la prédication et le sacrement (p. 113 ss, éd. franç.). Ce rapport est « dialogal » et renvoie au « dialogue » christologique fondamental entre l'incarnation et la mort sacrificielle, la prédication faisant l'anamnèse de la Parole qui atteint le monde pour y prendre chair et le visiter, le sacrement (et spécialement l'eucharistie) faisant l'anamnèse de la réconciliation de Dieu et du monde par la croix. On voit ainsi pourquoi l'eucharistie exige, simplement pour pouvoir être, un prélude homilétique, et aussi pourquoi la prédication appelle, pour être vérifiée, la célébration eucharistique — ce qui condamne absolument les simplifications qui voudraient permettre de choisir entre une « Eglise de la Parole » et une « Eglise du sacrement ». Le second problème est posé par les questions sur lesquelles s'achève l'ouvrage. L'auteur remarque que la Parole de Dieu et sa proclamation se présentent, dans la vie de l'Eglise, avec ce que l'on pourrait appeler des « densités objectives » différentes : y a-t-il objectivement une « densité » de Parole efficace plus grande dans la prédication d'un ministre ordonné régulièrement que dans celle d'un charismatique occasionnel, ou dans la prédication proclamée alors que l'Eglise est rassemblée pour le culte plutôt que dans une catéchèse extra-liturgique ou dans une rencontre de cure d'âmes, ou dans une prédication qui traduit et actualise une péricope biblique plutôt que dans une prédication qui « part » certes d'un verset de l'Ecriture, mais pour traiter d'un thème ? Le P. Semmelroth ne répond pas à ces questions qui nous touchent aussi de très près. Il cherche cependant une réponse — très conforme à son ouvrage *L'Eglise, sacrement de la rédemption* paru aussi dans la collection « In Domo Domini » : plus la prédication est référée à l'eucharistie, plus elle est conforme à sa nature profonde, plus elle est donc objectivement dense. — Ces quelques remarques permettent de mesurer l'importance de cet ouvrage, qui ne se ramène pas seulement à ranimer la réflexion romaine sur le ministère de la Parole.

JEAN-JACQUES VON ALLMEN.

HISTOIRE
DE LA
PHILOSOPHIE

ALBERT RIVAUD : *Histoire de la philosophie*. Tome IV. *Philosophie française et philosophie anglaise de 1700 à 1830*. Paris, Presses universitaires de France, 1962, 594 p. Collection « Logos ».

Avec ce quatrième tome s'achève la monumentale *Histoire de la philosophie* à laquelle Albert Rivaud consacra les seize dernières années de sa vie (il mourut en 1956, âgé de 88 ans). Jusqu'à la fin, nous dit-on, il avait conservé

intactes sa rapidité d'esprit, sa lucidité, son extraordinaire information. Mais il ne put mettre la dernière main à son ouvrage. Une équipe de collaborateurs se forma aussitôt, qui comblèrent les lacunes du manuscrit, fixèrent l'ordre des divisions, composèrent certains courts chapitres ainsi que l'index des noms de personnes. — Les intentions de l'auteur ayant été respectées, ce volume est digne des précédents. Il vaudrait la peine de consacrer maintenant à l'entreprise entière une notice plus étendue pour en discuter les orientations et les analyses. Contentons-nous d'affirmer qu'à notre connaissance aucune œuvre du même genre, parue ces dernières années, n'apporte autant de renseignements et de faits, avec une pareille clarté. C'est le XVIII^e siècle qui forme la matière de ce dernier tome. Signalons — à côté des chapitres voués aux « meneurs du jeu philosophique » : Voltaire, Diderot, d'Alembert, Condillac, Mably, et à Rousseau, le « philosophe malgré lui » — de fortes pages sur le développement des sciences, sur l'idéologie et sur Maine de Biran, « l'idéologue indiscipliné ». On découvre avec plaisir les lignes consacrées aux Genevois Charles Bonnet et Jacques Mallet du Pan. L'œuvre s'achève sur Berkeley, Hume, Bentham et la philosophie américaine.

RENÉ SCHAEERER.

PETER OF SPAIN : *Tractatus syncategorematum and selected anonymous treatises*, translated by Joseph P. Mullally, Milwaukee, Wis., Marquette University Press, 1964, 156 p. (Mediaeval philosophical texts in translation, 13.)

Poursuivant son programme de traduction d'ouvrages médiévaux, les éditeurs de cette collection publient un traité de logique du théologien, philosophe et savant Pierre d'Espagne (1210-1277), qui fut élu pape en 1276 sous le nom de Jean XXI. L'influence de cet auteur sur les études de logique au XIV^e et au XV^e siècle fut considérable : ses *Summulae logicae* étaient un des textes de base de l'enseignement. Le traité des syncatégorèmes — c'est-à-dire des parties du discours qui n'ont pas de signification par elles-mêmes et n'ont que des fonctions de liaison — fut aussi un texte très estimé. Ce traité et les trois autres textes scolaires qui lui sont joints ici quittent le strict aristotélisme et appartiennent aux débuts de la logique moderne. Les éditeurs veulent révéler la valeur intrinsèque de ces travaux et permettre aux étudiants, aux professeurs, aux historiens de la philosophie et de la logique, de mieux apprécier les progrès de la logique médiévale par rapport à celle de l'antiquité et la continuité du développement de la logique formelle jusqu'à nos jours. Cette continuité est soulignée par le commentaire d'un des traités, donné à l'aide des symboles de la logique contemporaine. Ajoutons que la présente traduction est faite sur la base de deux incunables, l'un de 1489 et l'autre de 1494.

FERNAND BRUNNER.

Etudes sur le Contrat Social de Jean-Jacques Rousseau. Actes des Journées d'études tenues à Dijon les 3, 4 et 6 mai 1962. Paris, Les Belles-Lettres, 1964, 542 p. Publication de l'Université de Dijon, XXX.

Qui ne connaît pas le *Contrat social* a une idée bien insuffisante de la personnalité intellectuelle de Rousseau. On observe dans cet ouvrage une sobriété de style et une exigence de raison qui étonnent le lecteur non averti. Il s'attend à retrouver chez Rousseau l'effusion des sentiments là où règnent la raison

et même le calcul. A cause de cette rigueur, le *Contrat social* est un ouvrage difficile. Il suppose aussi pour être compris une culture juridique que tous les lecteurs des *Confessions* ne possèdent pas. C'est pourquoi il faut se réjouir de la publication des communications présentées en 1962 à Dijon par des savants de divers pays, surtout de France et de Suisse, mais aussi d'Allemagne, d'Angleterre et d'Italie. La première partie de cet ouvrage collectif est consacrée aux sources de la pensée politique de Rousseau, la seconde aux aspects de cette pensée dans le *Contrat social*, et la troisième au rapport de la doctrine politique de Rousseau avec la pensée politique européenne de 1762 à nos jours. Il est impossible de signaler ici les diverses communications que renferme cet ouvrage : il y en a plus de trente. Disons seulement qu'elles concernent les notions centrales — et souvent obscures — du *Contrat social* : l'état de nature, l'égalité, le contrat, le législateur, le gouvernement, la religion, etc. Elles soulèvent aussi les principaux problèmes que rencontre l'interprète : quel est le rapport entre les *Discours* et le *Contrat* ? Entre la liberté et la contrainte exercée par les lois ? Entre le libéralisme et le totalitarisme chez Rousseau ? Etc. Loin d'être un simple hommage à Rousseau, ce livre représente un effort considérable de mise au point historique et d'appréciation lucide. Les critiques adressées à Rousseau sont fréquentes : documentation insuffisante, incohérences, utopie, etc. ; mais l'admiration reste la note dominante, de même que l'étonnement devant le génie du Citoyen de Genève et l'influence de son ouvrage, étendue jusqu'aux limites du continent européen et par-delà l'océan. Rousseau a le mérite d'« avoir formulé les principales exigences de la démocratie » et sa pensée garde de grandes affinités avec la pensée politique contemporaine.

FERNAND BRUNNER.

PIERRE-ANDRÉ STUCKI : *Le Christianisme et l'Histoire d'après Kierkegaard*. Basel, Verlag für Recht und Gesellschaft, 1963.

P.-A. Stucki reconnaît d'emblée son postulat de base : « Kierkegaard a raison. » Et contrairement à la plupart des commentateurs, il ne s'attarde pas à l'histoire personnelle de Kierkegaard ; car il estime que la pensée de ce philosophe, cohérente de part en part, n'a pas évolué au cours de sa vie. La première partie de l'ouvrage relève en fait la situation du penseur danois en face des systèmes philosophiques et théologiques qui l'ont marqué. En particulier, il refuse la conception hégélienne de l'histoire, et avec elle toutes les philosophies de l'histoire, pour accentuer radicalement l'existence et l'historicité individuelles. S'il me paraît fondamental de situer Kierkegaard dans son temps, le refus de toute évolution de la pensée liée à la biographie semble contestable, bien qu'il exprime une réaction salutaire à la critique kierkegaardienne régnante. — La deuxième partie jette une vive lumière sur les moments essentiels de cette pensée : Kierkegaard, dans un projet fondamental de fidélité chrétienne, s'attache à décrire l'existence confrontée au paradoxe absolu, Dieu incarné dans l'histoire. C'est ainsi que la temporalité est constituée par l'irruption de l'éternité dans l'instant. En outre, P.-A. Stucki définit les stades avec une rare justesse comme des possibles d'existence, et non comme une histoire personnelle nécessaire qui suivrait un type d'« *Aufhebung* » quasi hégélien. — La troisième partie examine des philosophes et des théologiens existentialistes contemporains, de façon terne parfois parce que leurs recherches se constituent dans des directions toutes différentes. Il y a certes des remarques intéressantes sur Dürrenmatt et sur Bultmann. Mais on est étonné d'apprendre que ce dernier soit

un vrai kierkegaardien, dont la démythisation du Nouveau Testament ne répondrait qu'à une exigence de la foi. (Certaines citations laissent rêveur, comme ce refus de l'eschatologie au nom d'un bon sens bien peu kierkegaardien :

L'histoire continue — et comme en est convaincu tout homme sensé — continuera » (p. 249). Et Stucki va jusqu'à comparer Barth à un Mynster contemporain, en sous-entendant que Bultmann serait le Kierkegaard actuel. — En conclusion, cette critique passionnée de Kierkegaard est enrichissante, mais devient contestable dès que l'auteur s'aventure vers d'autres pensées, que par ailleurs il ne semble une ou deux fois connaître que de seconde main. En fait, il paraît en être conscient, et s'il prend au sérieux le devoir de fidélité chrétienne, il ne se prend, lui-même, guère au sérieux, ce qui appartient à un humour bien kierkegaardien.

ANDRÉ CONTESSE.

KARL HAMMER : *W.-A. Mozart : Eine theologische Deutung*. Zurich, Evangelischer Verlag, 1964, 442 p. Basler Studien zur historischen und systematischen Theologie, 3.

On raconte que Karl Barth, arrivé au paradis, demande que Mozart soit la première personne à qui il soit présenté ; voire, répond saint Pierre, je ne sais pas s'il vous recevra. — Mozart théologien ? Je sais bien qu'on peut tout dire, en matière de musique, et faire d'un musicien tout ce que l'on veut, même un théologien. N'a-t-on pas déjà fait de Bach un catholique, que dis-je, un thomiste ? — L'auteur fait du bon travail, se donne beaucoup de peine, et connaît la musique : il oppose les tonalités, recense les œuvres, analyse les opéras, étudie l'homme. Rien de cela n'est inintéressant. En fin de compte, il montre bien à qui ne l'aurait pas entendu, que Mozart, c'est le miracle perpétuellement renouvelé, et que trois notes de cet enfant témoignent, d'une manière ou d'une autre, de la grâce de Dieu. Dont acte. Mais de quelle manière ? — Cela reste (heureusement) mystère.

J.-CLAUDE FIGUET.

LUCIEN GOLDMANN : *Recherches dialectiques*, Paris, Gallimard, 1959, 356 p.

PHILOSOPHIE
CONTEMPO-
RAINE

L'auteur de *Le Dieu caché*, sa très belle thèse de doctorat, a livré dans ce volume un ensemble très varié d'études, déjà publiées ou inédites. Les premières sont consacrées à des « problèmes de méthode » (sur le matérialisme dialectique), d'autres à des « analyses concrètes » (Le pari de Pascal, *Phèdre*, *Bérénice*, etc.), et les dernières à des « chroniques » (sur Georg Lukacs, sur la morale et le droit naturel, etc.). Toutes visent à prouver que le matérialisme dialectique constitue un système de pensée rigoureusement cohérent, fondé sur les idées de totalité et de « structure génétique », et propre à fournir une méthode qui permet de comprendre d'une manière positive la réalité sociale et historique. La préoccupation d'un « structuralisme génétique généralisé » explique le vif intérêt de l'auteur pour l'œuvre de Jean Piaget, dont il traite en deux chapitres importants : *La psychologie de Jean Piaget* et *L'épistémologie de Jean Piaget*. A noter que le volume est dédié « à Jean Piaget, le maître et l'ami ». Maximilien Rubel, lui aussi, voyait dans l'illustre psychologue un marxiste qui s'ignore... L'aspect le plus discutable des recherches de Goldmann est celui de l'art. Car le sociologisme, s'il peut (et encore !) rendre compte du contenu des œuvres, laisse intact

ce qu'on peut appeler le « phénomène de l'art », en tant que produit d'une activité humaine permanente. Un produit qui — ainsi que Staline lui-même (*À propos du marxisme en linguistique*) l'avait reconnu pour le langage — survit aux transformations sociales et politiques. D'autre part, en traitant du marxisme comme s'il constituait une méthode désormais bien établie, ne risque-t-on pas d'enlever à la dialectique son mordant sur le cours de l'histoire ? — Il reste que les travaux de Goldmann représentent un effort remarquable, à la fois tenace et patient, de démontrer, au gré d'une investigation orientée dans les domaines les plus divers, la validité d'une méthode qu'il tient pour l'expression la plus évoluée du rationalisme humain.

FERNAND.-LUCIEN MUELLER.

Existence et Nature par F. ALQUIÉ, P. ARBOUSSE-BASTIDE, G. et R. BASTIDE, J. EUZIÈRE, A. FOREST, R. LACROZE, D. LAGACHE, P. MESNARD, J. MOREAU, P. RICOEUR, J. TROUILLARD, A. DE WAELEHNS, G. WIDMER. Paris, Presses universitaires de France, 1962, 214 p.

Cet ouvrage collectif reproduit les communications présentées aux séances plénières du XI^e Congrès des Sociétés de Philosophie de langue française, qui s'est tenu à Montpellier du 4 au 7 septembre 1961 et dont le thème général fut *La nature humaine*. Ces exposés visent à élucider les rapports que la nature entretient avec la conscience ou la condition de l'homme (Alquié, G. Bastide), avec la société et les réalisations de l'artifice humain (R. Bastide, Lacroze), avec les données de la psychanalyse (Lagache), avec l'existence, la liberté et la situation humaines (Moreau, Ricoeur, de Waelhens). Un hommage solennel ayant été rendu à Maurice Blondel, on lit avec un singulier profit la belle étude de Gabriel Widmer sur *Maurice Blondel, philosophe du renouvellement* et celles de Jean Trouillard et d'Aimé Forest sur la *présence de Dieu* et l'*intention philosophique* chez Blondel.

RENÉ SCHAEERER.

ARNOLD J. TOYNBEE : *La religion vue par un historien*. Paris, Gallimard, 1963, 316 p.

« Nous avons été ramenés à la religion par l'aiguillon stimulant de l'adversité » déclare l'auteur dès la première page de son livre ; mais c'est pour ajouter aussitôt : Il y a plus de cent manières d'être religieux ; quelle est la manière proprement historique ? — Nous partons tous d'un égocentrisme naturel : chacun de nous se sent, se veut au centre du monde. Comme aucun de nous ne l'est en réalité, les perspectives que nous ouvrons sur la totalité seront nécessairement partielles. Jusqu'à aujourd'hui, deux manières de voir nettement opposées se sont succédé tour à tour : l'une conçoit l'univers comme un rythme cyclique gouverné par une loi impersonnelle ; elle a l'avantage d'atténuer l'égocentrisme au profit de l'unité cosmique, mais elle méconnaît l'expérience profonde du développement historique ; c'est la conception gréco-romaine et indienne. L'autre se représente le monde comme soumis à une intelligence et à une volonté souveraines, et l'histoire comme un drame personnellement vécu : c'est la conception judéo-chrétienne et islamique ; elle accorde à l'histoire sa pleine signification, mais incite l'homme à retomber dans son égocentrisme, en tant qu'acteur ou co-acteur responsable de son propre drame. — L'humanité a commencé par adorer les forces *naturelles* ;

puis elle a passé au *culte de l'homme* ; ce culte a le défaut de méconnaître la servitude terrible de la souffrance. L'humanité fut enfin conduite à se tourner vers une *Réalité absolue*, qui est au-delà de la nature et de l'homme, en même temps qu'elle est en eux. A cet égard, la grande supériorité du Mahayana tibétain et du christianisme fut d'accepter la souffrance comme une occasion de répondre à l'appel de l'amour et de la pitié. — Mais, avec l'affaiblissement des croyances religieuses en Occident et, par contrecoup, dans le reste du monde, deux idoles devaient se dresser dangereusement : le *nationalisme local* et le *technicisme universel* ; la civilisation chrétienne payait cher l'imprudence avec laquelle elle avait dépouillé la nature de son caractère divin. A ces deux idoles allait s'en ajouter une troisième, qui semble offrir aujourd'hui plus d'espoir : l'*œcuménisme*. Mais une difficulté grave se présente : comment l'humanité reprendra-t-elle conscience du mystère et du péché qui la conditionnent ici-bas, sans renoncer au bénéfice de l'initiation mathématico-physique par laquelle elle a passé, sans cesser de recourir aux outils mentaux que lui ont forgés la science et la technologie ? Elle y sera aidée par une vertu fondamentale, la tolérance, car les confessions sont complémentaires : croire à la vérité de celle qu'on pratique n'empêche pas de croire que d'autres sont, comme elle, dépositaires du salut. — Si certaines thèses de cet ouvrage et de nombreuses affirmations en cours d'exposé paraissent discutables, on n'en admire pas moins la richesse de l'information et l'on est sensible à la conviction d'un auteur qui, sans se dissimuler les réalités ni céder au « progressisme », s'engage résolument dans la voie de l'optimisme et de la foi.

RENÉ SCHAEERER.

PIERRE JACCARD, *Sociologie de l'éducation*, Payot, Paris, 1962, 254 p. (Bibliothèque économique).

C'est avec un grand retard que nous signalons le dernier livre de M. Pierre Jaccard. Cet ouvrage, solidement bâti, bien pensé et bien écrit, où l'auteur développe et précise des idées déjà esquissées dans *Politique de l'emploi et de l'éducation* (1957), veut rendre le lecteur attentif à l'un des problèmes les plus graves d'aujourd'hui, à savoir l'importance primordiale de l'éducation dans un système de vie où les moyens d'existence de l'homme « dépendent étroitement de la conservation, de la régénération et du renouvellement d'une quantité incroyable et toujours croissante de savoir » (p. 101). L'opinion publique est plus attentive à ce problème à l'heure actuelle qu'il y a deux ans. L'influence déjà exercée par le livre clairvoyant de P. Jaccard n'est certainement pas étrangère à cette prise de conscience. Dans une première partie l'auteur décrit le mal : la pénurie des cadres, c'est-à-dire des professionnels spécialisés et diplômés dont dépend la vie d'un pays. « Nous allons vers une crise générale dans le recrutement de toutes les professions exigeant des compétences particulières » (p. 62). « Ce sont les professions-clés, telles que l'art de l'ingénieur, la médecine et l'enseignement, qui sont les plus durement touchées par la pénurie » (p. 74). D'autre part, la société moderne réclame « davantage d'instruction » (deuxième partie), car dans toutes les professions et à tous les niveaux de l'emploi, les exigences s'accroissent et se diversifient. L'âge de la technique n'a plus que faire de grandes masses d'ouvriers manœuvres, il a ses chômeurs technologiques tandis qu'il manque de travailleurs qualifiés. Le remède qu'on propose, c'est « l'éducation de masse » (troisième partie). Il convient d'abord d'évaluer les tendances et les probabilités de l'emploi,

et d'orienter en ce sens non seulement les étudiants mais déjà les élèves des classes secondaires, afin de ne pas former trop de littéraires quand on manque de scientifiques. Il ne faut pas oublier du reste que les mathématiques et les sciences exactes « sont formatrices de l'esprit tout autant que les lettres » (p. 172). Il est nécessaire enfin d'ouvrir à un plus grand nombre l'accès aux études secondaires, techniques et universitaires ; il faut, en un mot, « investir en hommes » (p. 239). Le prix à payer est certes élevé, mais il y va de « la survivance de notre civilisation » (p. 14). — Ce bref résumé ne peut donner qu'une vue incomplète des richesses contenues dans ce livre qu'il faut lire, et dont beaucoup de développements prêtent à discussion. Nous devons nous limiter et nous nous bornons à une remarque générale. N'est-il pas quelque peu excessif d'opposer l'une à l'autre l'éducation de masse, qui aujourd'hui s'impose, et la formation des élites qui était hier le but de l'école ? L'éducation de masse, dont P. Jaccard démontre avec persuasion la nécessité et dont il est loin de méconnaître les limites, est en définitive une préparation professionnelle, et elle peut suffire sans doute à conserver et à transmettre le savoir déjà acquis. Mais l'équilibre ainsi réalisé sera précaire, surtout le jour où les potaches réclameront le droit de grève, comme tout le monde. Ici comme partout, qui n'avance pas, recule. L'exigence d'une haute culture pour une élite instruite selon les sévères exigences traditionnelles est tout aussi impérieuse que jadis, si l'on veut que la recherche se poursuive et aille de l'avant, et cette formation des élites doit être sauvegardée à tout prix. De nos jours, heureusement, la république sait qu'elle a besoin de savants.

PH.-H. MENOUD.

A. CONSENTINO : *Discorsetti corrosivi*. Milano, Edizioni di « Tu sei Me », 1964, 186 p.

C'est un ouvrage très décevant : choisir de s'exprimer par « petits discours » qui seraient autant de commentaires brefs et incisifs de termes ou de principes philosophiques (exemples : « Le Mal », « Sur une définition de Eternité », « Sur l'Existence précédant l'Essence ». etc.) peut se révéler une excellente initiative. Tenter, d'autre part, d'animer ces chapitres en leur insufflant une ironie qui se veut corrosive, est également légitime. Il semble bien que l'auteur a failli dans la réalisation de ses deux intentions : les commentaires sont confus ; l'acide, souvent vulgaire, sans efficacité. Et ce ne sont pas les allusions à une philosophie de l'Unité, appelée Tusemeismo, qui sauveront l'entreprise.

ERIC MERLOTTI.

La liberté. Approches scientifiques et théologiques. Paris, Lethielleux, 1963, 160 p. (Cahiers d'études biologiques, 11-12.)

Ces cahiers reproduisent les travaux d'un cercle d'études où savants et théologiens se rencontrent. Le R. P. Niel, dans le liminaire de ce Cahier 11-12, souligne la nécessité qu'éprouve le théologien de dialoguer avec les scientifiques et les philosophes. Suivent neuf études confiées à des auteurs différents. Les deux premières relèvent de la biologie pure et concernent le phénomène de la vie. La suivante traite de psychologie animale : l'animal vit-il en liberté ? Trois articles sont consacrés ensuite à la psychologie humaine : ils concernent la motricité, la motivation et l'éducation de l'enfant atteint de déficience mentale.

Enfin, dans les trois derniers textes, les auteurs tentent des approches philosophique, sociale et théologique de l'idée de liberté. Il ne s'agit pas d'un traité sur la liberté, mais d'une série de travaux spéciaux dont chacun représente un point de vue différent.

FERNAND BRUNNER.

T. S. ELIOT : *Knowledge and Experience in the philosophy of F. H. Bradley*, Londres, Faber and Faber, 1964, 216 p.

Il s'agit de la thèse de doctorat en philosophie du célèbre poète anglais ; elle avait été déposée en 1916 à Harvard et était demeurée inédite. L'auteur la livrait au public, un an avant sa mort, convaincu par certains de ses admirateurs qui y voient un éclairage important de son œuvre poétique et critique. Le lecteur est frappé par la rigueur et la perspicacité des analyses, dont certaines évoquent des résonances husserliennes ; le sujet et l'objet se différencient sur le sol originaire de l'expérience immédiate ; réalisme et idéalisme sont à renvoyer dos à dos ; l'objet est constitué par notre attention, indissociable du circuit de nos intentions pratiques. L'objet se trouve ainsi intégré dans un monde visé comme un dans le contexte de l'intersubjectivité, mais jamais saisi comme tel : toute vérité vécue est partielle et fragmentaire, elle est toujours interprétation, et, en ce sens, liée à la reprise d'une tradition. Toute vérité signifiante est une vérité privée, mais qui se détache sur le fond d'une pratique commune qui tend vers l'absolu.

P.-A. STUCKI.

ROBERT GÉRARD : *Gravitation et liberté, essai d'extension de la représentation physique*. Paris, Presses Universitaires de France, 1962, 346 p.

Cet ouvrage intéressera le lecteur ouvert aux développements de la science contemporaine sous un triple aspect. Il convient pourtant de noter qu'il apparaît parfois plus suggestif que rigoureusement scientifique ; mais il est plutôt du ressort du physicien ou du mathématicien de trancher la question, le philosophe se sentant souvent attiré par la hardiesse de la spéculation. — Abordant tout d'abord le plan de la vulgarisation scientifique, l'auteur montre la nécessité de rendre accessibles nos conceptions actuelles de l'univers physique en les exprimant dans un langage parlant à l'intuition tri-dimensionnelle de notre représentation, sous la forme d'un « modèle représentable classiquement ». — S'adressant ensuite au savant, il élabore une théorie générale de l'univers, englobant dans un projet unitaire aussi bien la physique des particules que celle des nébuleuses. Elle s'exprimera mathématiquement dans le langage d'une géométrie des *rotations* où « un arc de spirale logarithmique gauche de raison quelconque » constitue l'élément de base. Cette géométrie lui paraît décrire de la façon la plus adéquate ce qu'il considère comme le principe explicatif de toute la réalité cosmique : la notion de *tendance* généralisée. Ce concept exprime le caractère essentiellement non-mathématisable de l'univers en soi, son absence d'ordre constitutive, ou le degré d'indifférence qui caractérise la relation de ses parties entre elles. C'est le phénomène élémentaire. Chaque corps poursuit *librement* une trajectoire courbe, autonome, en un « chaos formé d'objets quelconques doués de mouvements quelconques avec vitesse et accélération quelconques ». Cette théorie permet à l'auteur de critiquer les notions

de force, d'attraction, de champ, de gravitation au profit de l'idée d'une *expansion* uniformément accélérée. — Enfin, la réflexion de l'auteur s'engage dans le sens des préoccupations de la philosophie contemporaine (bien qu'à plus d'une reprise il prenne une position négative à l'égard des démarches philosophiques) lorsqu'il pose le problème de la connaissance en des termes qui montrent l'esprit humain comme *liberté* constituant des significations à l'intérieur de ce chaos, là où elle est capable d'enregistrer des répétitions, répétitions qui deviendront *pour elle* des lois. Liberté humaine qui choisit dans l'indifférence chaotique des choses ce qui va *exister* pour elle. Toute connaissance implique donc un choix ; l'objet existe à la mesure de son importance pour celui qui le connaît, et la vérité est une « manière de parler ». Conventionalisme, dynamique du développement, relativisme de l'*homo mensura*, sont les thèmes mêmes de l'anthropologie contemporaine.

M.-J. BOREL.